**Sur les traces de Garibaldi. Série publiée dans Le Temps du 26 au 31 juillet 2010**

**Jean-Claude Péclet**

**1. Gênes, embarquement clandestin**

*Il y a 150 ans, un corps de mille volontaires dirigé par Giuseppe Garibaldi débarquait en Sicile pour chasser les Bourbons et réaliser l’unité italienne. «Le Temps» a refait son parcours, en interrogeant l’Italie d’aujourd’hui sur son identité*

«Monsieur, prêtez-moi votre téléphone s’il vous plaît, je ne trouve plus mon mari.» Bigre, moi qui venais chercher l’épopée garibaldienne dans les rues de Gênes me voici d’emblée pris à contre-pied par une corpulente dame qui me hèle. Tout à l’heure déjà, la réceptionniste de l’hôtel Balbi a modéré mon enthousiasme. «Garibaldi? Eh! Ce sont des choses héroïques…» a-t-elle dit avec le geste de celle qui jette un cornet de papier chiffonné par-dessus son épaule.

Bon. Pourquoi suis-je ici? A cause d’une petite phrase en fait, un entrefilet repéré début mai 2010 dans les journaux. Roberto Calderoli, ministre issu de la Ligue du Nord, y déclarait qu’il voyait «peu de sens» dans la célébration de l’unité italienne – cette unité que l’expédition des 1000 Chemises rouges, partie de Gênes il y a juste 150 ans, a réalisée en passant par le sud.

Calderoli est certes connu pour ses provocations anti-musulmanes ou anti-Mezzogiorno, mais quand il dit préférer le fédéralisme au souvenir de la patrie unie, il ne rencontre que molle résistance, voire une muette approbation. L’Italie de 2010 semble d’ailleurs se quereller à propos de tout – son passé, son chef de gouvernement, les sacrifices qu’y impose la crise. C’est une première raison d’y aller voir, précisément du côté de ce Sud souvent critiqué et négligé.

Je vais donc refaire exactement le chemin de l’expédition des Mille de 1860, avec quatre livres d’histoire (lire l’encadré) dans mes bagages. De Gênes, il me mènera en Sicile, en Calabre, à Naples et à Teano, à 20 kilomètres au sud de la limite du Mezzogiorno. Je voyagerai en bateau, en train et à pied.

Giuseppe Garibaldi (1807-1882) est l’autre raison de ce périple. Des milliers de places et de rues portent son nom, en Italie et ailleurs. «Je vois un héros en Europe, un seul, je n’en connais pas deux; toute sa vie est une légende», écrivait de lui Jules Michelet en 1870 déjà. Victor Hugo, George Sand et Alexandre Dumas, entre autres, l’ont aussi adulé.

«Héros des deux mondes», «Che Guevara du XIXe siècle», Garibaldi défie le résumé biographique. A la fois corsaire, idéaliste, soldat puis général flamboyant, il s’est battu aussi bien chez lui qu’au Brésil, en Uruguay ou à Dijon. Abraham Lincoln a voulu le recruter pour la guerre de Sécession. New York l’a acclamé, de même que 500 000 personnes à Londres – si enthousiastes que les conservateurs et la reine Victoria inquiets finirent par exiger son départ discret en 1864.

Karl Marx, lui, refusa de l’y rencontrer, voyant en Garibaldi un petit-bourgeois à la solde des intérêts capitalistes. «Un cœur d’or et une cervelle de bœuf», ajoutait méchamment Cavour, autre héros plus réaliste de l’unité italienne.

Les paradoxes font la richesse du personnage. Le Risorgimento italien (renaissance, redressement), dont Garibaldi a été le bras armé, s’est construit avec des intellectuels et l’appui des milieux d’affaires, mais lui, qui s’était piètrement essayé au commerce, se sentait instinctivement plus proche des paysans. Dans ce sens, oui, il était déjà un héros archaïque à l’époque de ses exploits, écrit Max Gallo, un «homme d’espace et de frugalité», désintéressé, qui vécut quelques-unes de ses plus belles années dans la pampa avec sa femme Anita, autre figure de légende qui mourut dans ses bras lors des combats à Rome en 1848.

De la belle biographie de Max Gallo, retenons encore ce trait essentiel: «Exilé de naissance, Garibaldi a voulu l’Italie unifiée parce qu’il avait la vision large que donne la distance.»

Mais basta pour le moment. La meilleure façon de fendre la gangue du mythe, c’est de raconter l’histoire, tout simplement. Nous avons de la chance, car un chroniqueur d’époque et de premier ordre va rejoindre les Mille: Alexandre Dumas (père) lui-même.

Sacré Dumas! En 1860, l’auteur du Comte de Monte-Cristo est une gloire littéraire et journalistique, une véritable PME de l’écriture qui a les moyens et la fantaisie de se payer une goélette (l’Emma) avec huit hommes d’équipage et photographe (Gustave Le Gray, rien que ça) pour réaliser un vieux rêve, un voyage en Méditerranée orientale, tant il est vrai que ce que préfère Dumas, «c’est soulever sous mes pieds la poussière de deux ou trois civilisations».

Il est prêt à appareiller quand il apprend que Garibaldi va quitter Gênes pour prêter main-forte aux insurgés siciliens qui secouent le joug des Bourbons. Or, il connaît et admire le général depuis 1848, depuis que celui-ci a fait parler de lui par-dessus l’Atlantique en défendant Montevideo contre la dictature argentine. Il en a brossé alors un portrait au lyrisme appuyé: «Bien proportionné, avec des cheveux blonds, des yeux bleus, le front, le nez, le menton grecs, c’est-à-dire se rapprochant le plus possible du vrai type de beauté, comme le Jésus de la Cène de Léonard de Vinci.» Ou encore: «Garibaldi est poète avant tout, et c’est parce qu’il est poète qu’il est un héros dans toute l’acception du mot.»

Alexandre Dumas comprend qu’il tient aussi un formidable sujet journalistique, un scoop fumant: la révolution italienne en direct, aux côtés de son chef charismatique! Il a enfin – on y reviendra – une revanche très personnelle à prendre sur le roi des Deux-Siciles. Il n’hésite pas un moment: il participera à l’aventure, dont les fils se nouent alors dans la villa Spinola, une belle maison située dans un parc ombragé, quelques kilomètres à l’est du centre de Gênes. Elle existe toujours, allons-y.

«Je regrette, nous n’ouvrons qu’à 4   heures de l’après-midi.» La ­concierge de la villa Spinola semble sincèrement navrée face au touriste esseulé, qu’elle finit par prendre en pitié. «Si vous voulez, j’allume la lumière et vous laisse voir la pièce.» Accommodante Italie. Au rez (droite) de la villa, voici donc quelques gravures jaunies, des fusils et quelques objets, une chemise rouge en soie queGaribaldi n’a pas dû porter souvent, un portrait d’Anita à côté d’une cartouchière, et un livre d’or où Kardina, de Pologne, décrète que «nous avons très bien mangé». C’est la dernière signature, elle date de plusieurs jours.

Il faut faire un effort pour imaginer qu’ici, fin avril 1860, remuait l’Italie en gestation. Des souscriptions étaient lancées pour acheter des fusils. Les volontaires arrivaient de toutes parts, ainsi que des messages contradictoires. Camillo Benso Cavour, président du Conseil du royaume de Piémont-Sardaigne, freinait des quatre fers et faisait tout pour empêcher l’arrivée des armes.

Où en était la révolte sicilienne? «Mauvaise nouvelle, les troupes des Bourbons ont repris le contrôle», dit un jour le chef des patriotes génois, Nino Bixio, brandissant un télégramme transmis par le capitaine du navire Governolo. Qu’à cela ne tienne, Francesco Crispi, autre fidèle de Garibaldi, apportait peu après d’autres télégrammes chiffrés envoyés de Malte, et arrangés par lui pour rendre la révolte sicilienne plus vigoureuse qu’elle ne l’était en réalité. Les volontaires, d’abord renvoyés puis rappelés, ne savaient pas sur quel pied danser.

«Moi, connaissant l’esprit de celui qui régissait le sort de l’Italie du Nord [Cavour], je déconseillais d’agir, écrit Garibaldi dans ses Mémoires, mais par Dieu! On agissait.»

Quelques mots sur ces fameuses chemises rouges. Leur couleur a été choisie en 1843 à Montevideo, par pure opportunité. Les légionnaires italiens qui y guerroyaient cherchaient des uniformes; une société d’abattoirs et de salaisons liquidait un stock de tissu – rouge, parce que les taches de sang s’y voyaient moins. Du hasard naissent ainsi les légendes. Au départ de Gênes, le 5 mai 1860, seuls 150 volontaires portent le célèbre vêtement.

Au total, ils sont 1182: 482 Lombards, 194 de Venise, 180 de Bergame,   etc. Après une première escale, leur nombre descendra à 1089, celui que retiendra l’Histoire. Parmi eux, on recense 250 avvocati, 100 médecins, 100 commerçants, 50 ingénieurs, 10 artistes… bref, une composition sociologique assez éloignée du profil de «pillards assoiffés de sang» que la propagande des Bourbons et du clergé tentera de diffuser. On y trouve une femme, Rosalia Montmasson (l’épouse de Crispi, habillée en homme) et un garçon de 11 ans.

Parmi ces gens qui, le soir venu, convergent vers le rocher du Quarto où a été fixé le point d’embarquement, en contrebas de la villa, il y a «la recrue et le vétéran; l’aventurier et le héros; l’artiste et le philosophe; le sectaire et le patriote; le Sicilien en quête de patrie, le poète en quête de romance, le malheureux en quête de la mort. Mille têtes, mille cœurs, mille vies diverses», écrit Giuseppe Cesare Abba, qui est du lot. La police de Gênes, naturellement au courant car toute la ville bruit de rumeurs, ne montre pas un képi.

Les tableaux reconstituant la scène, tel celui de Tetar van Elven, montrent des hommes sereins et déterminés; l’un allume sa pipe, la flamme éclaire le visage d’un Garibaldi magnétique.

En réalité, l’embarquement fut bien plus chaotique. Des groupes de volontaires, partis «réquisitionner» les vapeurs Piemonte et Lombardo dans le port de Gênes, n’avaient pas prévu que leurs machines mettraient des heures à chauffer – l’une des deux s’y refusa carrément.

Heureusement, «c’était une magnifique nuit de pleine lune», écrit Pietro Sylva, un autre des Mille. Mais la flottille de canots s’impatientait et s’embrouillait. L’embarquement prit finalement plus de cinq heures, et c’est seulement quand le Piemonte et le Lombardo eurent atteint le grand large qu’on s’aperçut d’une énorme bévue: dans le brouhaha du départ, on avait oublié un canot contenant toutes les munitions! Il fallut rapidement faire escale à Talamone et convaincre un seigneur local de fournir le matériel manquant.

On lui fit croire que l’expédition avait la bénédiction du roi de Piémont-Sardaigne, Victor-Emmanuel II, alors qu’il n’en était rien. Avant de quitter la villa Spinola vêtu de son poncho de gros drap, équipé de sabre, poignard, carabine et revolver, Garibaldi avait laissé une lettre adressée au roi: «Sire, le cri de détresse qui, de Sicile, est parvenu à mes oreilles, a profondément ému mon cœur et celui de quelques centaines de mes vieux compagnons d’armes. […] Je sais que je m’embarque dans une entreprise dangereuse. Je n’ai point communiqué mon projet à Votre Majesté, par cette seule raison que je craignais que, par suite de mon dévouement à sa personne, Votre Majesté ne réussît à me persuader de l’abandonner.»

Joliment tourné. Garibaldi avouait tranquillement à Victor-Emmanuel II qu’il agissait sans sa permission, craignant de ne pas la recevoir… Et un pied de nez à Cavour, un! L’expédition des Mille s’ébranlait donc sur un fait accompli.

Quittant la villa Spinola, je descends à mon tour vers la plage caillouteuse du Quarto, aujour- d’hui «Bagni 5 Maggio» où les retraités étalent leur linge de bain. «Je viens ici depuis cinquante ans», sourit une dame qui s’évente à l’ombre d’une cabane de bois et se souvient de son voyage de noces en Suisse, «à Unter­wasser». Le rocher, soudain, a l’air beaucoup plus petit que sur les tableaux.

Cent mètres plus loin se dresse le monument de bronze aux Mille, d’Eugenio Baroni, inauguré en grande pompe en 1915, vingt jours avant que l’Italie entre en guerre. La ferveur patriotique était alors à son comble. «Italiens de toutes générations et confessions, nés de la même mère, nos gens, notre sang, frères…», lançait l’écrivain Gabriele D’Annunzio à une foule électrisée qui irait bientôt se faire massacrer au nom de la Patrie.

Etonnons-nous que les héritiers de Garibaldi aient pris un coup de vieux…

Les travaux de réfection autour du monument (858 604 euros, précise le panneau) ne sont pas terminés. Ils ont duré quatre ans et transformé cette exaltation pompière du nationalisme en un autre mythe italien: le monument a été classé parmi les dix «chantiers éternels» les plus caricaturaux de la Péninsule, à cause de 100 000 euros que personne ne voulait payer.

Je demande au chef des travaux ce qu’il pense des propos provocants du ministre Calderoli. Il se tape le front du doigt et m’assure que «le vrai problème de l’Italie, c’est que les forces politiques de gauche ont pratiquement disparu». Dont acte. Pendant ce temps, un SMS de la compagnie Grandi Navi Veloci, du groupe Grimaldi, m’apprend que mon embarquement, comme celui de Garibaldi, sera retardé d’au moins trois heures ce soir.

J’ai ainsi le temps de flâner en ville, ainsi qu’au Musée du Risorgimento. Il a été installé via Lomellini 11 dans la demeure de Giuseppe Mazzini, dont toutes les représentations soulignent la silhouette ascétique, le front préoccupé. Dans la trinité de l’unité italienne, Cavour incarne la diplomatie rusée, Garibaldi le côté solaire et impétueux, Mazzini le théoricien républicain, tendance rigide. Chacun avait besoin des deux autres pour atteindre le but commun, mais l’estime réciproque était faible. «Le désaccord deGaribaldi avec Mazzini reposait sur plusieurs points, écrit Hubert Heyriès: la ­conception du peuple, la méthode révolutionnaire et les priorités politiques.» Toujours ambiguës, les relations entre les deux se conclurent par une brouille.

Le crépuscule obscurcit plus vite qu’ailleurs l’étroite via di Pré, où Gênes devient arabe, puis africaine. Des immigrés noirs, probablement clandestins, transportent dans le dédale de ruelles leurs baluchons enveloppés de plastique, d’une immuable couleur vert pâle. Sous les arcades du café Mario, tandis que l’Espagne bat le Portugal, d’autres noirs, appuyés en retrait contre les rideaux de métal ondulé qui protègent les vitrines, regardent en silence le match télévisé puis s’effacent comme des ombres.

La nuit est tombée quand j’arrive au port. Le spectacle des «mille», aujourd’hui, est celui des voitures alignées sur le quai en attendant que la coque du ferry Zeus Palace les avale. Vers minuit, l’embarquement commence enfin. L’escalier mécanique débouche sur une sorte de grande réception, comme dans un hôtel. En haut d’un second escalier, large et solennel, je tends mon billet à deux employés qui accueillent les passagers en livrée… rouge, avec épaulettes dorées.

Je ne sais quand nous avons levé l’ancre, vers 3 heures du matin semble-t-il. Je dors déjà dans la cabine à quatre couchettes où – hasard? fréquentation en baisse? – je suis seul.

La traversée dure dix-huit heures, sans histoires. «J’avais demandé un croissant au chocolat!» se plaint un passager (suisse, hélas) au comptoir du bar. Vers 15 heures, les mères hurleuses rassemblent leur marmaille autour de la piscine tandis que les papas bronzent sur le pont supérieur.

Je lis dans La Repubblica les derniers déboires de la flotte d’Etat Tirrenia (44 bateaux), au bord du naufrage financier et qu’aucun investisseur privé ne semble vouloir renflouer. «L’Alitalia des mers», comme la qualifie le quotidien, a déjà englouti des milliards d’euros d’argent public; chaque billet vendu est subventionné à hauteur de 22 euros par les contribuables. La compagnie a acheté six super-bateaux qui soit ne tenaient pas la mer agitée, soit consommaient sept fois plus de carburant que les concurrents privés. Le plan de restructuration prévoit d’autres aides jusqu’en 2022; les syndicats prévoient des grèves.

Comparativement à ces problèmes contemporains, la traversée de six jours que firent les Mille à bord du Piemonte et du Lombardo fut une partie de plaisir. Tout au plus Garibaldi déplora-t-il «deux incidents déplaisants provoqués par un individu qui avait la manie de vouloir se noyer et qui par deux fois nous causa beaucoup de tracas sans toutefois parvenir à ses fins».

Le général est un peu injuste car, nous apprend Dumas, le retard causé par ce candidat au suicide à répétition évita aux deux vapeurs garibaldiens de se retrouver nez à nez avec le Stromboli, navire de guerre bourbon qui, deux heures plus tôt, les eût accueillis à coups de canon.

C’est ainsi que, le 11 mai 1860, les Chemises rouges débarquèrent sans trop de problèmes à Marsala, sur la pointe ouest de la Sicile.

**2. «Ici, on construit l’Italie ou on meurt»**

«Les Piémontais ont débarqué, nous sommes perdus!» Ceux qui ont lu ou vu Le Guépard se souviennent peut-être des exclamations paniquées autour du prince Salina qui observe désabusé, depuis son palais palermitain, l’implosion du Royaume des Deux-Siciles.

Ce 11   mai 1860, les événements restent pourtant indécis sur place, à Marsala. La ville à la pointe occidentale de la Sicile a été choisie au dernier moment. Par chance ne s’y trouve aucune garnison du roi de Naples, François II; deux de ses navires de guerre, sortis le matin même, hésitent, en revenant, à tirer sur les Chemises rouges. C’est que dans le port mouille aussi une corvette britannique. Les Anglais et Garibaldi démentiront que ceux-ci aient eu partie liée contre les Bourbons, mais les citoyens et les militaires de Sa Gracieuse Majesté ne cachent pas leur soutien au général barbu. «Si Garibaldi parvient à débarquer en Sicile malgré les vaisseaux napolitains qui croisent en prévision de son arrivée, il est certain que son nom, qui inspire une véritable terreur aux troupes royales, sera un puissant auxiliaire à l’insurrection», écrit le Times du 10   mai.

L’accueil local est plus mitigé. «La population de Marsala, stupéfaite de cet événement inattendu, ne nous reçut pas mal. Le peuple nous fêta. Les magnats firent la grimace», écrit Garibaldi. Il y a peut-être une autre explication à cette tiédeur. Elle constitue la trame même du Guépard: les Siciliens, en deux mille cinq cents ans, ont vu tant de débarquements, connu tant d’espoirs évaporés au soleil ou brisés à coups de bâton et de fusil, qu’ils se méfient. L’épopée garibaldienne, on le verra, n’échappera pas à la règle.

N’ayant perdu qu’un chien sous les quelques boulets tirés, malgré tout, par les vaisseaux bourbons, les Mille se mettent rapidement en marche et, le 13   mai, arrivent à Salemi, distante d’une trentaine de kilomètres à l’intérieur des terres. Garibaldi s’y déclare dictateur de Sicile, «car j’ai toujours pensé que c’est la planche de salut dans les cas d’urgence et dans les tempêtes où se trouvent généralement les peuples». A l’époque, le mot n’a pas la connotation sinistre que lui donneront le fascisme, le nazisme et le communisme.

Quinze kilomètres au nord de Salemi se perche la petite ville de Calatafimi. Dans les collines avoisinantes, au lieu-dit «Pleurs des Romains», les Chemises rouges y affrontent, le 15   mai 1860, les troupes du général Landi, dont les effectifs sont quatre fois supérieurs. Contre toute attente, les garibaldiens remportent cette bataille, la toute première. L’écho est considérable, bien au-delà de la Sicile. Ce fait d’armes retentissant «démoralisa les adversaires qui avec leur vive imagination méridionale racontaient des prodiges sur le courage des Mille et rassura les vaillants Siciliens. Quand on commence une lutte avec un tel prestige, un tel augure, on gagne!» écrit Garibaldi.

Le courage, certes – mais encore? Mon bateau n’ayant pas vogué vers Marsala, mais plus prosaïquement vers Palerme, je monte à bord d’une automotrice diesel pour faire, à rebours de Garibaldi, le trajet vers Calatafimi. Deux Sénégalais qui vendent leurs colifichets sur la plage de Castellamare m’accompagnent un bout de chemin. Au bout d’une heure et demie, le train s’arrête et me dépose au milieu de… rien.

Pas âme qui vive dans la gare désaffectée de Calatafimi, ni alentour. La contrôleuse, vaguement inquiète de m’abandonner dans ce paysage de Far West, a juste le temps de me dire que le village est à quelques kilomètres avant que le diesel ne se mette à vrombir. En route donc sous le soleil sicilien de midi. Sur le bord de la route, mes pas déclenchent les frous-frous des lézards apeurés. Des figues écrasées parsèment le goudron, ainsi qu’une carcasse de mulot desséché et les cadavres écrasés de bouteilles en PET.

Arrivé au bourg, je trouve d’abord Vita Voi, qui peint des céramiques traditionnelles dans la double pénombre du vicolo et de sa boutique. Pour les touristes? «Il n’en vient pas beaucoup», dit-elle. L’évocation de Garibaldi met un voile de nostalgie dans son regard. «Je me souviens, quand j’étais petite, il y avait eu une très grande fête pour les cent ans de l’unité. Nous participions tous. Cet élan n’existe plus aujourd’hui. Trop de politique, de conflits? Je ne sais pas.»

Je monte vers les ruines du château et y dérange un superbe oiseau de proie. De là, la vue est parfaite sur l’émouvant temple de Ségeste, construit cinq siècles avant Jésus-Christ par les mystérieux Elymes, qui précédèrent dans l’ouest de l’île les Carthaginois et les Grecs. La Sicile est un mille-feuille historique.

Mais ce n’est pas pour cela que je suis venu. Redescendu à Calatafimi, je finis par dénicher dans un des rares bars ouverts à l’heure de la sieste un jeune volontaire, pompier de son métier, qui me conduit aux «Pleurs des Romains». Imaginez une colline en pente douce d’un côté (celui que tenaient les troupes napolitaines de Landi), brisée en sept terrasses plus escarpées de l’autre. C’est par là que les Chemises rouges ont attaqué au son du clairon et sous un soleil de plomb. Oui, il a fallu du courage pour subir ainsi le feu ennemi, pas trop précis heureusement. Cela dit, les contreforts des terrasses permettaient aussi aux assaillants de se protéger et reprendre leur souffle.

Deux autres facteurs ont compensé leur infériorité numérique. D’abord le renfort de ceux que l’on appelle les picciotti, ces jeunes paysans maquisards venus des environs. Leurs actions sont peut-être désordonnées, pas toujours efficaces, mais elles n’en contribuent pas moins à saper le moral ennemi, déjà peu flambant.

Et puis il y a les fameuses carabines suisses. Suite aux manigances de Cavour, qui se méfie des garibaldiens, les Chemises rouges sont équipées pour l’essentiel de pétoires qui font plus de bruit que de mal. Mais en leur sein, les carabiniers génois bénéficient d’une arme nettement supérieure: le fusil modèle fédéral 1851 à canon strié et balles coniques. La recherche de telles carabines, et de munitions, sera une obsession de toute la campagne.

Gardons-nous d’affirmer que la précision suisse a fait la différence. Entre des patriotes jouant leur va-tout – «Ici, on construit l’Italie ou on meurt», dit le monument érigé sur la colline, reprenant les mots qu’aurait prononcés Garibaldi – et des troupes démotivées, le destin a favorisé les plus déterminés.

Sous l’obélisque construit en 1892 au sommet de la colline se mêlent les ossements, autrefois visibles, des deux camps – une trentaine de morts dans celui de Garibaldi, le double en face. Parmi eux, Adolfo Luigi Biffi, tué à 13   ans, et Simone Schiaffino, fauché tandis qu’il portait le drapeau tricolore, et dont il reste un portrait post mortem dans un médaillon ovale. «Le président de la République est venu ici en mai 2010, il n’a même pas dit un mot», regrette le gardien. Je signe le livre d’or.

Une centaine de morts au total, cela paraît peu. L’impact de la bataille est pourtant énorme. Battues le 15   mai 1860, les troupes des Bourbons se replient sur Palerme, harcelées, massacrées par la population qui se venge. «Quel horrible spectacle! Nous trouvions les cadavres des soldats bourboniens dans les rues, dévorés par les chiens», écrit Garibaldi.

Mais à Palerme, les effectifs des Bourbons dépassent les 20 000 hommes! Le plus dur reste à faire pour Garibaldi. Aidé par le Sicilien Crispi, il fait preuve de sens tactique en choisissant des chemins écartés et en réussissant une manœuvre de diversion du côté de Corleone. Par les hauts, le voici aux portes de la ville.

Mon entrée dans Palerme est moins héroïque. Le pompier-chauffeur m’a ramené à la gare d’Alcamo Derivazione, peuplée d’hirondelles. «Calatafimi est passée de 12 000 à 6000 habitants en quinze ans, dit-il en chemin. Trente centimes le kilo de raisin… l’agriculture ne paie plus. L’avenir ici, ce sont les Roumains. Il y en a un millier dans la commune.» Et la mafia? «Toujours très présente», répond-il sans allonger.

«Je n’ai plus pris cette ligne depuis bientôt dix ans, sourit-il en me déposant. Le bus est plus pratique.» Les Italiens n’aiment pas leurs chemins de fer, qui valent pourtant mieux que leur réputation. Peut-être ont-ils trop pris le train pour venir travailler en Suisse dans les années 1960.

Dans la rame moderne Menuetto (cosubventionnée par l’Union européenne, précise un panneau) qui me ramène à Palerme, je retrouve les deux Sénégalais de ce matin. En face de moi est assis un Marocain qui m’égrène ses projets – travailler avec un ami dans un restaurant allemand, et pourquoi pas trouver une femme en Suisse? Les autres sièges sont occupés par deux Bengalis, vendeurs de plage eux aussi. «Business no good this year», m’informe sobrement l’un d’entre eux. Le reste du wagon retentit des ­rires d’une dizaine de solides Chinoises qui nous ont bousculés sans façons pour occuper les meilleures places.

L’avenir est aux Roumains, aux Marocains, Bengalis, Chinois… Tout comme le Prince Salina du Guépard, les Siciliens observent cette nouvelle vague – sans animosité, il faut le dire.

1. **Reggio de Calabre, quand le Sud était fier**

Qui voudrait rôtir, un dimanche à deux heures de l’après-midi, sur le Lungomare désert de Reggio de Calabre? Billet de train en poche, je m’apprête à poursuivre plus au nord, mais il reste une heure avant le départ. Flânant près de la gare, je tombe sur le panonceau – en français – d’une maison d’hôte: La Maison des livres. Résiste-t-on à un tel hasard quand la moitié de ses bagages est constituée de bouquins sur Garibaldi?

C’est ainsi que j’ai rencontré Francesco Catone, dont je recommande hautement la compagnie et le gîte. C’est un de ces Italiens du Sud qui, après avoir fait carrière au Nord (comme consultant en ressources humaines), a choisi de revenir au pays pour y tenter quelque chose de neuf, de différent. Aménagé avec goût, son bed & breakfast repose sur le concept d’échange de livres: on laisse celui qu’on veut, on prend celui qui nous intéresse.

Je découvre chez lui deux visiteurs inattendus en Calabre. Le premier fut Maurits Cornelis Escher, mondialement connu pour ses trompe-l’œil gravés. Jeune, Escher a voyagé dans la région et dessiné Scilla ou le village de Pentedattilo dont les maisons s’enroulent autour d’une montagne aux doigts rocheux, évoquant la forme d’une main. L’endroit a sans doute inspiré ses compositions futures.

L’autre visiteur, plus surprenant encore, fut Edward Lear, dont les limericks, ces brefs poèmes de «nonsense» britannique, se dégustent comme de délicates bouchées d’humour. Lear était aussi un illustrateur de talent et un aventurier. En 1847, il fut le premier Anglais à s’enfoncer au fin fond des montagnes calabraises – avec un ami, un guide et un cheval – pour en dessiner les paysages. Son journal de voyage, que je dévore en une nuit, montre que les soulèvements populaires troublaient la région treize ans avant l’arrivée de Garibaldi.

Ceci nous ramène aux Chemises rouges, que nous avons laissées en Sicile, après leur retentissante victoire de Palerme. La ville tombée, l’île leur appartient, à l’exception de Syracuse et Messine, où sont repliées les troupes du roi de Naples. Non loin de là, à Milazzo, Garibaldi livre une nouvelle bataille et la gagne. «Celui qui a traité de victoires faciles celles de 1860 remportées par les Italiens libres a été bien malveillant», écrit-il, vexé, dans ses Mémoires. Il n’a pas tort. Un millier de ses hommes y sont mis hors combat, bien plus qu’à Calatafimi. Il reste moins d’un tiers des Mille partis de Gênes, mais des renforts ont démultiplié les effectifs.

Messine est occupée le 27 juillet 1860. Fin août, Garibaldi débarque en Calabre à Melito, au sud de Reggio. Quant à Alexandre Dumas, dont l’objectivité journalistique n’est pas le premier souci, il est reparti à Marseille acheter des fusils pour l’expédition…

Mais oublions un instant les opérations militaires pour nous intéresser à ces Siciliens que Garibaldi est venu «libérer». Le dictateur, en quête de soutien populaire, a très vite aboli la taxe sur la farine, suspendu le droit de pâture et de semence. Le 2   juin, un décret partage les terres communales. La révolution patriote va-t-elle se doubler d’une révolution sociale?

Non. L’anarchie dans les campagnes menace, et pour l’éviter, Garibaldi a besoin du relais des notables locaux, quitte à les défendre contre les miséreux qui l’accueillaient en messie. Le 4   août au pied de l’Etna, une jacquerie emmenée par l’avocat révolutionnaire Nicola Lombardo s’empare d’un grand domaine et massacre le régisseur (pro-garibaldien) ainsi que son entourage. Les meneurs sont jugés et fusillés sans délai.

«La leçon est claire pour tous les paysans: le drapeau seul va changer en Sicile», écrit Max Gallo. Cette révolte vite étouffée annonce un mouvement insurrectionnel plus large, le «brigandage méridional», qui sera réprimé les années suivantes par les libérateurs d’hier au prix de milliers de morts – jusqu’à 18 000 disent certains historiens.

Comme le dit cyniquement, dans Le Guépard, le neveu du Prince Salina: «Si nous voulons que tout reste tel que c’est, il faut que tout change.» Les nouveaux riches de Sicile, les don Calogero du Guépard, s’enveloppent du drapeau tricolore pour mieux asseoir leur pouvoir.

Nous sommes partis sur les traces de Garibaldi suite à la remarque du ministre Calderoli, de la Ligue du Nord, qui ne voit «rien à célébrer» dans les 150 ans d’unité italienne; il est temps d’avoir un point de vue du Sud. La chance est avec moi. Quand j’ai parlé de mon périple à Francesco Catone, l’hôte de la Maison des livres, il s’est aussitôt exclamé: «Il faut que vous rencontriez Domenico Ficarra, mon ancien professeur de philosophie et d’histoire!»

Petite précision: Domenico Ficarra a 88 ans. Mais dans son bureau net de la via Roma à Reggio, je trouve un homme à l’œil pétillant, esprit vif et mémoire d’éléphant, qui a publié en 2001 Le Ragioni del Sud. Voici son analyse du «péché originel» de l’unité italienne.

L’Italie est une évidence géographique. N’est-elle que cela, comme l’affirmait Metternich? Dès la seconde moitié du XVIIIe   siècle, des courants visent l’union, au moins partielle, des Etats qui la composent. Mais l’Autriche et les conservateurs veillent; aucune tentative n’aboutit. Tandis qu’en Allemagne, une union douanière se met en place sur une base égalitaire, l’unité italienne va résulter d’une conquête, d’un «pacte léonin», dit Domenico Ficarra.

Dans les années 1850, l’industrie lombarde, peu compétitive face aux pays du Nord plus avancés, a besoin de s’en protéger tout en élargissant son propre marché. Où ça? Au sud, bien sûr. Même si elle n’éprouve que peu de sympathie pour la Maison de Savoie, la bourgeoisie du Nord finance ainsi des mouvements comme la Société nationale italienne (1857) – et indirectement l’expédition des Mille.

Quelle est la situation du Mezzogiorno à la même époque? On a vu précédemment le Royaume des Deux-Siciles agir en régime répressif. Mais il n’est pas que cela. Des industries s’y développent: textiles, minières et mécaniques. Le premier chemin de fer italien circule, en 1839, entre Naples et Portici. A Naples est créée une des toutes premières académies européennes d’économie politique. Les bateaux de la compagnie Florio relient les ports d’outre-Atlantique.

La population du Sud a doublé en un siècle et pèse sur l’environnement; le roi entreprend des travaux d’assainissement et de mise en valeur. Il fait dessiner les plans d’une ville idéale, Ferdinandopoli, dont le développement est anticipé… jusqu’en l’an 2000.

Mais le ver – la bourgeoisie agraire du Sud – est dans le fruit. Quand, dès le XVIe siècle, l’afflux d’or a érodé la valeur monétaire, et du coup les rentes terriennes encaissées par les nobles, les régisseurs se sont enrichis d’autant. Plus opportuniste qu’entrepreneuriale, cette bourgeoisie enhardie en marge de la féodalité se ralliera sans état d’âme aux intérêts de l’industrie lombarde, pourvu qu’elle y trouve ses avantages personnels. «Ainsi, le Sud a, aujourd’hui encore, deux ennemis – un au Nord, l’autre en son sein», résume Domenico Ficarra.

La démonstration est peut-être un peu carrée, mais beaucoup d’Italiens du Mezzogiorno partagent ce sentiment d’avoir été dépouillés non seulement de leur identité, mais aussi de réels atouts économiques. Le Sud n’avait pas vocation d’être assisté, satellisé.

Comment sortir du cercle vicieux? Pour en finir avec la «colonie électorale» qu’est le Sud, Domenico Ficarra souhaite un «vrai fédéralisme», donnant plus de pouvoir – et de responsabilités – aux régions. En quoi il n’est guère éloigné de certaines revendications de la Ligue du Nord sur le fédéralisme fiscal. L’ennemi commun, c’est Rome.

Il y a aussi les initiatives individuelles, comme celle de Francesco Catone avec son bed & breakfast. Mais lui-même reconnaît que c’est difficile et que la mentalité de sa région natale reste parfois «à des années-lumière» de l’ouverture qu’il souhaite.

La fraîcheur du soir a peuplé le Corso Lungomare. Je découvre une autre Reggio de Calabre, plaisante, animée, et mange une glace chez Cesare – si célèbre que le panneau d’une tombe grecque voisine précise qu’elle se trouve «à côté du kiosque à glaces». Une agente de police est mobilisée juste pour limiter le parking sauvage devant l’édicule vert.

Je prends un verre avec Paola Abenavoli. Journaliste culturelle, elle décrit, dans son livre, Un Set a Sud, le développement récent et spectaculaire de l’industrie cinématographique dans le Mezzogiorno. Il n’est plus seulement un décor, mais le véritable protagoniste, culturel et industriel, de séries télévisées à succès comme Commissaire Montalbanoou Un posto al sole. Une piste à suivre.

**4. La «cathédrale» de Pomigliano d’Arco**

Fini les trains régionaux. Dans la Flèche d’argent qui file entre Reg­gio de Calabre et Naples, le haut-parleur annonce qu’un «opérateur délégué à la propreté» est à disposition des passagers en cas de problèmes avec les WC. Mazette! Arrivé à Napoli Centrale, je choisis de loger à l’hôtel Cavour, place Garibaldi. Tout un symbole. Car au fur et à mesure qu’avance ce récit, la politique éclipse les faits d’armes.

Quand Garibaldi est passé de Sicile en Calabre, plus d’un a fait la grimace, à commencer par Camillo Benso comte de Cavour, président du Conseil de Victor-Emmanuel II. N’est-il pas temps d’endiguer la furia du condottiere vêtu de rouge? En France, Napoléon III le pense aussi: il a des troupes à Rome et, s’il voit d’un bon œil des Italiens unis se renforcer face à l’Autriche, il ne faut pas qu’ils aillent plus vite que la musique.

Du sud, Garibaldi marche rapidement sur Naples, ne rencontrant pratiquement plus de résistance. Une course de vitesse s’engage: la fin du Royaume des Deux-Siciles est proche, il s’agit de savoir qui en récoltera les fruits. Le 28 août 1860 à Chambéry, les envoyés de Cavour rencontrent Napoléon III et reçoivent son feu vert pour envahir, par le nord, les Marches et l’Ombrie. Contournant les Etats pontificaux, les troupes régulières de Victor-Emmanuel II vont ainsi à la rencontre des Chemises rouges. «Faites, mais faites vite», aurait dit l’empereur.

Deux précautions valant mieux qu’une, les hommes de Cavour complotent à Naples pour accélérer la chute de François II, de plus en plus isolé. Ils ne sont pas les seuls. Dans la rade, nous retrouvons la goélette Emma d’Alexandre Dumas, lequel a définitivement troqué la plume du chroniqueur contre celle du propagandiste. «La goélette est un véritable bureau d’enrôlement. Déserteurs et volontaires y arrivent; j’expédie le tout à Garibaldi», écrit-il. Et de fanfaronner: «Du pont, je vois la chambre du roi, reconnaissable à une toile tendue au-dessus des fenêtres. De temps en temps, le petit roi s’approche et regarde avec une lunette l’horizon; il croit déjà voir venir le vengeur.»

N’en rajoutez-vous pas, Monsieur Dumas? J’ai arpenté, au palazzo Reale, les parquets de ces vastes pièces dont les fenêtres donnent effectivement sur la mer, et je doute que, même avec une bonne lunette, vous ayez distingué ce genre de détails à la distance où vous étiez… Mais peu importe: ces salons dorés où le trône poussiéreux, les meubles et les tableaux n’ont pas bougé depuis cent cinquante ans exhalent un sentiment d’immense solitude. Celle d’un roi de 24 ans qui n’en aura régné qu’un. François II tente une ultime négociation avec Victor-Emmanuel II. Trop tard.

Le 7 septembre 1860, Garibaldi – maintenant à la tête de 50 000 hommes – entre dans Naples. «Je passai au milieu des troupes bourboniennes encore maîtresses de la ville qui me présentèrent les armes, avec certainement plus de respect qu’elles ne le faisaient à l’époque devant leurs généraux, écrit-il. Le nid de la monarchie, encore tout chaud, fut occupé par les libérateurs du peuple et les riches tapis des palais furent foulés par les souliers grossiers du prolétaire.»

C’est quand on croit l’avoir conquise que Naples vous échappe. Après quelques jours, Garibaldi avoue son «dégoût, précisément à cause des menées des prétendus défenseurs de la monarchie». Les émissaires de Cavour ne sont pas moins dépités: «La masse demeure d’une apathie indigne. Pas de caractère, de dignité, ni de courage.»

Naples ne m’est pas apparue apathique. Théâtrale, plutôt. Mais mon objectif d’étape est Pomigliano d’Arco, située à vingt minutes de train par la Circumvesuviana. Comme l’écrit Giuseppe Pesce, cette ville-banlieue de 42 000 habitants résume «un siècle d’histoire italienne, peut-être un siècle de la question méridionale».

A Pomigliano s’est jouée une part du destin d’Alfa Romeo, aujourd’hui de Fiat, et surtout le destin industriel du Sud. C’était la plus grande usine du Mezzogiorno: 15 600 ouvriers en 1976-77, à peine le tiers aujourd’hui. De Mussolini aux années 1980, elle a incarné l’Etat aux commandes, l’Etat porte-monnaie. En 2010, elle n’incarne plus que le défi de la survie face à la globalisation.

Je tombe pile, les rudes négociations sur l’avenir de l’usine Fiat se dénouent ces jours. Comme pour le reste du voyage, je n’ai pas pris de rendez-vous – surprise! Mais où est donc la fabrique? A la gare, pas de bus en vue pour s’y rendre. A pied, c’est à vingt bonnes minutes, en longeant les murs d’industries aéronautiques. La première chose qui frappe en arrivant est l’immense parking presque vide. Et pour cause: il ne sort d’ici que 35 000 Alfa 159 par an, de quoi occuper les chaînes de montage trois ou quatre jours par mois. En 2002, c’était encore 200 000 voitures.

Peut-on entrer, parler à quelqu’un? A la grille, le policier privé appelle un supérieur, qui en appelle un autre. C’est non, voyez à Turin.

Retour au centre de Pomigliano par le même chemin; le cantonnier s’est déplacé de vingt mètres, d’un coin d’ombre à l’autre, mais le nombre de capotes séchées n’a pas diminué le long de la route, signalant un artisanat local apparemment plus soutenu que la construction d’automobiles.

Essayons les syndicats. Me voici dans un étroit couloir où trois femmes d’âge mûr attendent je ne sais quel tampon officiel pour toucher quelques sous; l’une d’elle engueule copieusement deux jeunettes qui leur ont brûlé la politesse. L’employé syndical reste invisible dans son bureau, mais la porte ouverte permet d’écouter toutes les conversations.

Finalement, j’obtiens le numéro d’Andrea Amendola, le secrétaire régional du syndicat métallurgiste FIOM. Mieux, il peut me voir cet après-midi – de même que le syndic de Pomigliano, Raffaele Russo (du parti Peuple de la liberté).

La FIOM est le vilain petit canard des syndicats, celui qui refuse encore de signer l’accord avec Fiat, approuvé par 62% des employés. Passer au «trois-huit», raboter les pauses, assouplir les horaires? «Nous n’avons pas de problème avec ça, assure Andrea Amendola. Mais cet accord va plus loin: il s’attaque aux droits fondamentaux; il permet de lancer des procédures disciplinaires, jusqu’au licenciement, contre ceux qui font la grève. Les autres syndicats sont prêts à faire ces concessions au nom du travail, pas nous.»

Andrea Amendola «s’occupe de Fiat» depuis seize ans. Il pense peu de bien du patron actuel, qui «revient à une mentalité de caserne» dans les rapports sociaux et «n’a pas vraiment innové» au niveau des modèles. D’ailleurs, ajoute le syndicaliste, Pomigliano n’aime pas vraiment Fiat, tandis qu’elle «aimait profondément» Alfa Romeo.

J’interroge le syndic Raffaele Russo sur ce désamour. Il bondit: «Evidemment! Alfa, c’était l’économie étatisée, soviétique. Je comprends qu’Andrea Amendola en soit nostalgique… Mais cette expérience fut fondamentalement erronée. Même si j’ai peu de possibilités d’intervenir, je soutiens l’accord avec Fiat. Il y a trop d’absentéisme, de grèves sauvages. Et puis, l’enjeu dépasse les 5000 emplois de l’usine, il concerne 10 000 emplois induits.»

Le poids de l’histoire pèse sur cet enjeu. Ouverte à Pomigliano en 1926 par Nicola Romeo, industriel napolitain devenu actionnaire majoritaire d’Anonima Lombarda Fabbrica Automobili (Alfa), une première usine de moteurs d’avion fit faillite lors de la crise de 1929. Quatre ans plus tard, l’Institut pour la reconstruction industrielle (IRI) créé par le gouvernement fasciste relançait les activités, les élargissant à l’automobile. Une ville ouvrière fut construite pour les 7000 employés. En 1943, les bombes alliées détruisirent la fabrique.

Après-guerre, l’Etat relance une nouvelle fois Pomigliano: on y fabriquera l’Alfasud, symbole de la voiture moderne accessible aux classes moyennes. La nouvelle usine est construite en trois ans, de 1968 à 1971, un exploit quand on se souvient des violents conflits sociaux de l’époque. A peine inaugurée, elle suscite la polémique, certains dénonçant «une cathédrale dans un cimetière de petites et moyennes entreprises». Au début, l’Alfasud se vend bien, mais les problèmes surgissent assez vite. La crise pétrolière déclenche le cycle des restructurations. En 1986, l’usine est vendue à Fiat, et non à Ford comme le souhaitaient certains.

Et maintenant? Un jour après mon passage, Fiat a confirmé qu’elle investira 700 millions à Pomigliano pour y assembler la nouvelle Panda. Le syndicat FIOM n’a toujours pas signé l’accord, le syndic Russo craint qu’il mène un travail de sape permanent.

A Pomigliano, Fiat possède aussi le centre de recherche Elasis, qui annonçait le même jour un nouveau moteur écolo pour la 500 (23% d’émissions de CO2 en moins). Sera-ce suffisant pour assurer l’avenir – ou, disons, dix ans de travail au moins?

**5. Teano, hortensias et autres plantes vivaces**

Comment parler d’unité nationale quand deux bourgs voisins se chipotent autour du lieu où celle-ci fut scellée? C’est pourtant le cas de Teano et Caianello à propos de la rencontre entre Garibaldi et Victor Emmanuel II, le 26   octobre 1860. «Je crois que c’était plutôt vers Caianello», m’a dit le boucher à côté de la gare. «Pas du tout! C’était sur le territoire de Teano», se fâche Luigi le taxi qui, dans une vie antérieure, conduisait les bus lausannois d’Ouchy au Comptoir. Il m’emmène aussi sec voir l’endroit officiel de la rencontre. D’ailleurs, l’office du tourisme de Teano me donnera un texte de deux pages résumant les recherches du ministère compétent: la jonction se fit à Teano, telle est «la vérité historique définitive».

Après son entrée triomphale à Naples, Garibaldi laisse percer une certaine amertume: «Les partisans des Savoie n’avaient pas le courage de faire une révolution, et il leur était bien facile alors de construire sur les fondations des autres.» Cela leur est d’autant plus aisé que les Chemises rouges connaissent sur le fleuve Volturno, au nord de Naples, leur première défaite. Leur chef a dû partir à Palerme où, déjà, gronde la révolte. Elles sont battues le 20   septembre à Caiazzo. Revenu en hâte, Garibaldi retourne la situation le 1er   octobre.

Pendant ce temps, les troupes de Victor-Emmanuel II venues du nord ont conquis les Marches et l’Ombrie. Il ne reste plus àGaribaldi qu’à «saluer le roi d’Italie», selon l’expression qu’on lui prête quand les deux hommes se retrouvent sur un petit pont à quelques kilomètres de Teano. Autrement dit, il remet ses conquêtes entre les mains de Victor Emmanuel II. Il rentre dans le rang. Un ­plébiscite (truqué) entérinera le 7   novembre 1860 l’annexion du Sud.

A cheval, le roi et le général regagnent le village. Ils y dorment dans des lieux séparés. La maison accueillant Garibaldi, à l’entrée de Teano en venant du pont, est toute simple, à l’image de celles qu’il a toujours préférées aux palais. A l’autre bout du bourg, face à la cathédrale (démolie depuis par les bombes américaines, et reconstruite), Victor-Emmanuel II est reçu dans la cossue demeure de la famille Caracciolo.

Dans la cour, un jardinier et son épouse balaient une terrasse sertie de massifs d’hortensias. «Vous venez de Suisse? Ah, mais j’y ai travaillé comme maçon!… Zurigo, Basilea…» me lance le jovial moustachu. Et de tirer son chapeau aux fonctionnaires de la Confédération: «Ils m’ont envoyé ma retraite sans discuter, jusqu’au dernier centime, avec les papiers écrits en italien en plus. Ce n’est pas comme les Français, qui me demandent des choses impossibles.» L’honneur national suisse est sauf.

L’histoire pourrait s’arrêter là. «On fait avec les hommes comme avec les oranges. Quand on en a pressé le jus jusqu’à la dernière goutte, on jette l’écorce dans un coin», confie Garibaldi à l’amiral Persano. Le 9   novembre 1860, il se retire, seul, sur son île de Caprera, en Sardaigne.

Mais l’Histoire ne s’arrête jamais. Et du jus, le général en a encore. Son renoncement autant que ses victoires l’auréolent d’une popularité mondiale. On vient le voir de partout, on quémande un mot, un avis.

C’est méconnaître ses limites. Garibaldi manque de vision politique; son antiparlementarisme, son anticléricalisme primaire n’ont pas été adoucis par des décennies de franc-maçonnerie; ses décisions à l’emporte-pièce n’ont pas remplacé de véritables réformes agraires pour les paysans siciliens sur lesquels il n’hésitera pas à faire tirer.

Allons plus loin: la face noire de Garibaldi sera Mussolini, qui en reprend la chemise-uniforme, la marche sur Rome depuis le Sud, le national-populisme et les poses de condottiere.

La différence, fondamentale, est que Garibaldi n’a jamais eu le goût du pouvoir. Même ses adversaires lui reconnaissent deux qualités: la sincérité et le désintéressement. Il refuse une décoration, l’argent récolté par ses admirateurs, à tel point qu’il devra informer la Banca Monte dei Paschi, en 1875, qu’il n’arrive plus à payer ses impôts, comme le révèle une lettre exposée à Sienne.

Avant d’en arriver à ce dénuement, revoici Garibaldi en 1862 en Sicile pour parachever l’unité à laquelle il manque encore Rome, Venise. Mais ce remake improvisé de l’expédition des Mille tourne court. Le héros est rapidement arrêté par les troupes régulières. Il exaspère les chancelleries.

En 1866, ses victoires contre les Autrichiens au Tyrol ont peu de poids. L’année suivante, il se lance dans une ultime «croisade» pour l’unité italienne. En plein milieu, il s’éclipse pour participer au Congrès international de la paix à Genève – qu’il transforme en «fiasco», l’accuse le socialiste français Auguste Blanqui. Revenu en Italie, Garibaldi est arrêté, encore une fois. Il s’évade. En novembre, il perd, piteusement, sa dernière bataille pour Rome.

Retour à Caprera. Perclus de rhumatismes, Garibaldi y meurt le 2   juin 1882, laissant un testament précis: sur la route qui conduit à la plage, «on fera un tas de bois de deux mètres avec des branches d’acacia, de myrte, de lentisque et d’autres bois aromatiques. Sur le bûcher se posera un petit lit de fer et sur celui-ci, la bière découverte où seront mes restes parés de la chemise rouge».

Le conseil de famille et les vrais ou faux amis patriotes ne l’ont pas entendu ainsi. Le corps de Garibaldi, non incinéré, repose à Caprera sous une dalle de 3 tonnes. Lourde comme le mythe.

Elle ne suffit pas à écraser ce que fut l’homme. Laissons le dernier mot au préfacier de ses Mémoires, Jacques Saint-Victor: «On peut tirer de l’action de Garibaldi une leçon pour ce temps de conformisme spectaculaire et de passivité politique. Il n’y a de fatalité que pour ceux qui s’en convainquent.»

Et les 150   ans d’unité dans tout ça: «rien à célébrer», comme l’affirme Roberto Calderoli? Tout au long de ce voyage, je n’ai pas rencontré un seul Italien qui approuve les propos du ministre de la Lega. Le plus joli commentaire m’est venu d’un couple de touristes du Nord qui admiraient le ficus du parc Garibaldi à Palerme: «La mère de l’ignorance est toujours enceinte», a dit madame. Autrement dit, seuls les imbéciles faisant fi du passé peuvent s’offrir le luxe de l’arrogance.

Metternich avait tort, bien sûr. L’Italie est bien plus qu’une «expression géographique». C’est le résultat d’une histoire, d’une langue communes, même si chaque région a ses dialectes, ses particularismes. Il est vrai aussi que l’Italie est ressentie par beaucoup, au Sud notamment, comme un pays «mal né, de manière inique», ainsi que l’écrit Giuseppe Corona dansIl Denaro. Qu’y faire? A défaut d’une réponse générale et définitive, l’observateur de passage peut s’inspirer de ce qu’il découvre autour de lui.

Teano a bien plus à montrer que le pont où se sont rencontrés Garibaldi et Victor-Emmanuel II. Les arches d’un théâtre romain de 5000 places ont été mises au jour il y a quelques années avec le concours d’archéologues allemands. L’amphithéâtre voisin reste à dégager. Le musée d’archéologie, récent lui aussi, expose des céramiques noires finement travaillées, typiques de l’artisanat des Sidicini qui vivaient ici.

Située au croisement de la via Latina et de la via Appia, dans une région de vergers bien irriguée, la ville fut importante. Le quartier moyenâ­geux est bien conservé, on y trouve notamment le monastère Sainte-Catherine, du XVIe   siècle, où une poignée de bénédictines pratiquent, aujourd’hui encore, l’adoration perpétuelle des saints sacrements.

Tout cela, je l’ai découvert avec les responsables de Pro Loco Teano, qui se sont mis en quatre pour moi. Mais quand je suis passé à d’autres moments, tout était fermé, y compris les deux – on se demande bien pourquoi – bureaux de l’office du tourisme, séparés de 100 mètres à peine.

Il y a comme un concentré d’Italie dans ce détail, le sentiment d’un effort inachevé.

Le pays a connu un triple choc démographique depuis la dernière guerre: l’émigration, la réduction de la natalité et l’immigration du Sud. Le poids des vieux s’y fait sentir. Pour la première fois en 2009, la moyenne d’âge des enseignants a dépassé le seuil des 50   ans, lis-je dans La Repubblica tandis que la Flèche rouge fonce sur Milan.

Puis je passe au supplément culturel sur la «renaissance des Pouilles». «Au lieu de chercher quoi faire pour «ces pauvres jeunes», nous leur avons demandé ce qu’ils pouvaient faire pour nous», y dit Annibale d’Elia, de l’agence de promotion régionale Bollenti Spiriti. Un coup de pouce financier direct par ci, une bourse par là: allez voir le monde et revenez créer chez nous! Il paraît que «fabriques culturelles» et start-up fleurissent au Sud. Attendons de voir si elles sont vivaces.